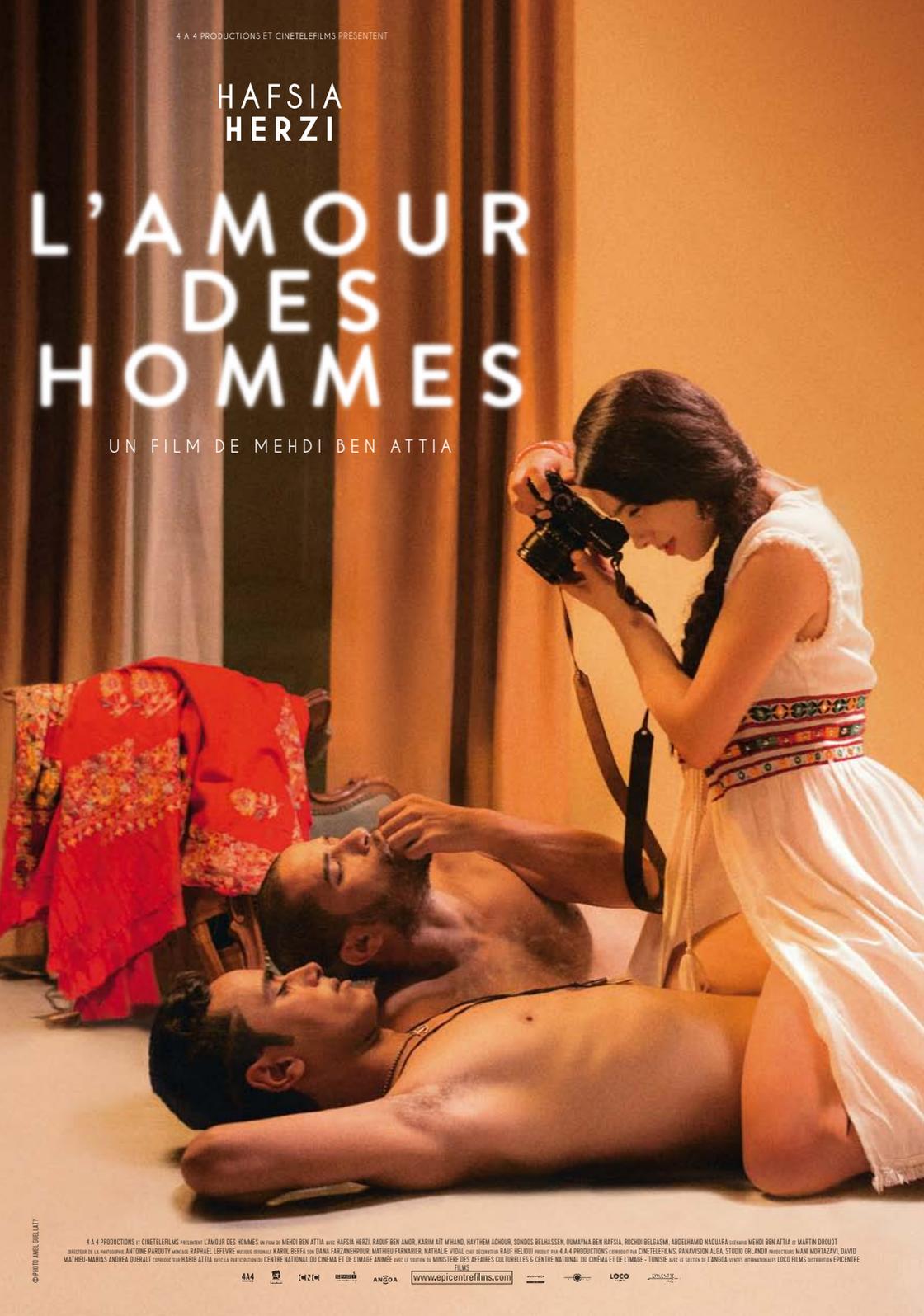


4 A 4 PRODUCTIONS ET CINETEFILMS PRESENTENT

HAFSIA
HERZI

L'AMOUR DES HOMMES

UN FILM DE MEHDI BEN ATTIA



© PHOTO MARIE CHELLIANT

4 A 4 PRODUCTIONS et CINETEFILMS présentent L'AMOUR DES HOMMES un film de MEHDI BEN ATTIA avec HAFSIA HERZI, RAOUF BEN AMOR, KARIM AÏT M'HAND, HAYTHEM ACHOUR, SONDRIS BELHASSEN, OUMAYMA BEN HAFSIA, ROCHDI BELGASMI, ABDELHAMID NAJARA, les voix de MEHDI BEN ATTIA et MARTIN DRIBOT
DISTRIBUÉ PAR LA PRODUCTRICE ANTOINETTE PARODY avec les PARTENAIRES LÉFÈVRE, MONTAUDO, KAROL, BEFFA, les voix de DIANA FAZANGESPUR, MATTHIEU FAVARBER, NATALIE VIDAL, sous la direction de RAOUF BELGASMI produit par 4 A 4 PRODUCTIONS coproduit par CINETEFILMS, PANAYIOTIS ALEX, STUDIO ORLANDO PRODUCTIONS, MAM MORTAZAVI, DAVID WATHEI-MAHAYS, ANDRÉA, QUERALT, coproduit par HAFSIA HERZI avec la participation du CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE avec le soutien du MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES & DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE - TUNISIE avec le soutien de LANGOIA, PARTENAIRES INTERNATIONAUX LOCO FILMS, DISTRIBUTION EPICENTRE FILMS

4A4



www.epicentrefilms.com

LOCO

4 A 4 PRODUCTIONS ET CINÉTÉLÉFILMS PRÉSENTENT

L'AMOUR DES HOMMES

UN FILM DE MEHDI BEN ATTIA

2017 - FRANCE/TUNISIE - 105 MIN
1.85 - SON 5.1 - DCP - COULEUR - VISA N°142 777

SORTIE LE 28 FÉVRIER 2018

MATÉRIEL PRESSE TÉLÉCHARGEABLE SUR
WWW.EPICENTREFILMS.COM

DISTRIBUTION

EPICENTRE FILMS
DANIEL CHABANNES
55, RUE DE LA MARE 75020 PARIS
01 43 49 03 03
INFO@EPICENTREFILMS.COM

PRESSE

FLORENCE NAROZNY
ASSISTÉE DE CLARISSE ANDRÉ
6, PLACE DE LA MADELEINE - 75008 PARIS
01 40 13 98 09
FLORENCE.NAROZNY@WANADOO.FR



SYNOPSIS

Tunis, aujourd'hui. Amel est une jeune photographe. Quand elle perd son mari, sa vie bascule.

Encouragée par son beau père, elle reprend goût à la vie en photographiant nus des garçons de la rue.

Sans craindre d'être scandaleuse, elle fait le choix de regarder les hommes comme les hommes regardent les femmes.

ENTRETIEN AVEC MEHDI BEN ATTIA

Quel fut le point de départ du scénario ?

Le point de départ est assez simple : Amel c'est moi. Sauf que je ne suis pas un personnage de cinéma. C'est le point de départ, mais pas le point d'arrivée, le film n'est pas un autoportrait. Il y a un personnage à part entière. Mais parler de la construction d'Amel revient d'emblée à parler d'Hafsia. Car le film est largement écrit pour elle. Je voulais à la fois une femme artiste, photographe et en même temps je ne voulais pas proposer au public de s'intéresser uniquement à des enjeux artistiques. Je voulais, à travers le dispositif de mise en scène des séances de pose, les intéresser à des enjeux émotionnels. Et c'est là précisément qu'intervient Hafsia qui, dans son jeu, a une approche essentiellement émotionnelle. Elle ne correspond pas au cliché de la femme artiste dans un pays musulman. Dans les films, elle est le plus souvent regardée comme une femme désirable. Je voulais inverser le rapport, que ce soit elle qui regarde et qui soit désirable.

L'ouverture du film se fait sur des portraits de femmes qui semblent inventorier différents territoires de sa représentation : le voile, l'interdit, la fétichisation, la revendication...

C'était dès le départ la scène d'ouverture. Je voulais commencer par ce que le personnage n'est pas. Je voulais laisser le voile derrière nous. Voile qui était encore récemment un enjeu gigantesque en Tunisie. Commencer le film comme ça, c'était pouvoir s'en débarrasser. Puis proposer un certain nombre de personnages clichés et voir cette femme essayer de se les approprier. A sa manière, Amel est une comédienne. Elle n'enfile pas simplement une tenue, elle cherche une intériorité. Et j'ai vu Hafsia faire la même chose lorsque nous prenions les photos. En enfilant le costume, elle devenait la personne et cherchait l'expression de celle-ci. Et l'histoire que chaque photo raconte.



Ces photos ont une vertu politique... Elles disent la diversité des femmes et déjouent les à-priori...

J'espère. Même si je pense que, vu d'Europe, on mesure mal la diversité des manières d'être qui existe de nos jours dans les pays du Maghreb. C'est d'ailleurs assez récent. Quand j'étais gamin, il y avait (j'exagère à peine) une ou deux manières d'être un homme en Tunisie et idem pour une femme. La démocratisation, au sens large, a permis de multiplier les manières d'être.

Peut-on dire que le film est le parcours d'une femme qui découvre que sa liberté ne dépend au fond pas de son rapport aux hommes comme elle le croyait mais que d'elle même...

Je ne le dirais pas comme cela mais c'est assez juste. Des lecteurs du scénario m'ont parfois dit qu'Amel n'avait pas besoin de s'émanciper puisque elle était déjà libre. Mais ce n'est pas vrai. Personne n'est absolument libre. On se libère. C'est un chemin. Une quête. Le film raconte cela. Le chemin de cette fille relativement peu aliénée mais qui est quand même, au début du film, la femme de, la belle-fille de... Et qui, chemin faisant, se libère, se trouve elle-même.



Taïeb, le beau-père d'Amel lui dit au début du film que si ses photos étaient prises par un homme, elles ne poseraient aucun problème. Une manière d'évoquer l'inégalité homme femme ?

Et je parle d'expérience. Lorsque je fais *Le Fil*, une histoire d'amour entre garçons dans mon pays, je n'ai rencontré aucun problème. En revanche, lorsque des cinéastes femmes font des films en Tunisie que je dirais moins frontalement transgressifs, elles s'en prennent plein la figure. C'est comme si, en tant qu'homme, j'avais droit au désir et pas les femmes.

Taïeb dit aussi qu'il n'y a pas assez de provocation dans ce pays.

Comme disait Pasolini : « scandaliser est un droit et être scandalisé un plaisir ». Je me rends bien compte que la provocation peut être superficielle. Et qu'une œuvre qui ne reposerait que là dessus risquerait de ne pas aller très loin. Et pourtant comme spectateur et comme auteur j'adore ça. Cette phrase annonce la couleur et prévient le public de ce qu'il va voir. C'est une manière d'être honnête avec lui. J'éprouve le besoin de réhabiliter la provocation. Parce que c'est souvent un argument simplement disqualifiant. La révolution a eu cette vertu. On peut discuter des résultats économiques ou sociaux mais elle a permis une libération de la parole.

Le beau père est un personnage ambigu, mentor amoureux, séduisant et insaisissable. Comment ce personnage est-il né ?

De l'observation des hommes de la génération de mon père. Il existe beaucoup de ces hommes de 70 ans, sortes d'enfants « roi », qui sont très à l'écoute de leurs désirs et sont cultivés. Je me sers de ce personnage pour glisser des choses que j'avais envie de dire, comme ce goût pour la provocation. À certains moments, il est un peu mon porte-parole. Comme par exemple lorsqu'il invite Amel à le rejoindre à l'enterrement de son fils. Il est grand temps, à mon sens, d'accepter que les femmes puissent assister aux cérémonies d'enterrement, même si la tradition musulmane ne le permet pas.

Mais Taïeb est un faux libéral. Il se pense et se rêve en homme de liberté mais c'est tout de même un tyran domestique. Cela lui fait plaisir d'être l'ami des arts et de se prononcer en faveur de l'émancipation des femmes mais c'est aussi un homme qui use du droit de cuissage et entretient une sorte de féodalité. Et en cela il est assez symptomatique de sa génération.

L'homme comme objet de désir est-il encore un tabou en Tunisie et dans le Maghreb ?

Sans aucun doute. Et en même temps j'ai été un peu étonné par la facilité avec laquelle ces garçons ont accepté de se laisser aller dans ces rôles d'homme objet. Hafsia y est par ailleurs pour beaucoup car elle installe avec ses partenaires une confiance, une complicité qui leur donne envie de se laisser aller dans les scènes. Donc pour répondre à votre question : oui c'est encore tabou mais j'ai bien vu que les garçons savaient être des objets de désir.

Il y en a qui cèdent, qui résistent, se rebellent, se font payer, cèdent à l'interdit... Elle semble deviner, les révéler à eux-mêmes...

Oui. Elle enquête sur le désir masculin. Plus exactement, je crois qu'elle essaie de comprendre. C'est l'inversion d'un schéma classique de la domination masculine, qui voudrait que le féminin soit objet d'incompréhension. La femme, son mystère, le fait qu'elle soit inaccessible... Au début Amel est amoureuse d'un homme, relation qu'elle ne questionne pas. Puis, en regardant Rabah, elle se rend compte qu'au fond quelque chose lui échappe. Est-ce le masculin, les autres milieux que le sien ?... Cela l'intéresse beaucoup.

Les scènes de poses sont très fortes sur le plan dramaturgique sans être dogmatiques pour autant...

S'il s'agissait juste de regarder des garçons enlever leur t-shirt, très vite on s'en ficherait un peu. Le dispositif du film permet de s'approcher non seulement des corps mais surtout des gens. Et de leur vie. Même si on ne sait pas grand chose d'eux, on les connaît assez bien je crois. On devine la dureté de leur existence.





On la donne à voir mais ce n'est pas pour autant l'objet des scènes qui se focalisent sur ce qui se passe entre Amel et ses modèles. Des rencontres entre une femme et des hommes dans le cadre de ce que je pourrais appeler un rituel – celui de la séance de pose. On s'approche l'un de l'autre. Et au fond pour un comédien et un metteur en scène c'est la même chose. On tisse un lien très fort dans un cadre rigide. On finit par très bien se connaître mais sans avoir besoin de sortir du cadre imposé.

La mise en scène impulse des émotions différentes... sans passer nécessairement par le discursif

La scène la plus dialoguée est justement celle qui dérape. C'est la scène avec Kaïs, dans le studio de photographie d'Amel. Elle est filmée en champs contrechamps, comme un affrontement. Les deux personnages ne sont réunis dans le cadre qu'à la fin, quand Kaïs rentre dans le champ d'Amel pour lui prendre son argent. Pour le reste, j'ai souhaité des dispositifs de mise en scène assez souples, souvent à l'épaule, permettant d'avoir les deux personnages en même temps dans le même cadre. D'abord pour que les deux comédiens puissent jouer ensemble et surtout avoir deux corps à regarder. Séparer trop le regard d'Amel des corps des hommes aurait été une erreur. Je voulais la voir regarder. J'ai laissé pas mal de latitudes aux comédiens. Le scénario était précis mais je voulais qu'ils prennent des temps, qu'ils aient de l'espace...

Le rapport de classe est un élément récurrent du scénario. A-t-il valeur d'état des lieux ?

On a fait la révolution. Mais ce qui frappe c'est la permanence des choses. La permanence des structures sociales. De la lutte des classes. A ce niveau là, rien n'a changé. La société tunisienne reste extrêmement stratifiée. Après, ce qui a changé, et c'est assez surprenant, c'est que, il y a encore quelques années, le goût de la liberté était l'apanage d'une bourgeoisie éduquée. Aujourd'hui ce désir de liberté s'est répandu, a diffusé dans toute la société, et dans la ville, cette demande est aujourd'hui beaucoup plus présente dans les classes moyennes et populaires.

Cette fracture nourrit-elle votre mise en scène ?

Absolument. La mise en scène et aussi l'image. Nous en avons beaucoup parlé avec le directeur de la photographie. Le dispositif d'éclairage dans l'appartement est beaucoup plus lourd. On ferme les volets, on lutte contre la lumière du jour, contre la lumière naturelle. Pour les autres décors et pour la rue en particulier, on est beaucoup plus libre et plus léger. On saisit la lumière comme elle est.

Je voyais l'appartement, et la famille d'ailleurs, comme espace d'oppression. Je voulais que de ce lieu de vie soit beau – j'ai emprunté des objets et de beaux meubles à ma famille – mais qu'en même temps on ait envie qu'Amel se barre. Je voulais travailler une atmosphère qui serait à la fois accueillante et étouffante. Et véhiculer à travers la mise en scène un « désir de dehors ». Dehors, les garçons qu'elle rencontre sont intéressants, inattendus, humainement plus riches qu'on ne pourrait le penser. On a envie d'aller vers eux mais, comme Amel, on est ramené dans l'appartement. En même temps, Amel n'est pas une bourgeoise. Mais ce qui lui fait violence c'est qu'autour d'elle, tous l'identifient comme cela.

Tunis est un personnage à part entière, filmé à la dérobée, en filigrane sauf lors de la dernière séquence...

Je voulais vraiment filmer cette ville. Elle est un peu anarchique. Ce qui n'est pas nécessairement très beau lorsque on s'y balade devient très intéressant au cinéma. C'est une ville extrêmement vivante, pas du tout unifiée. Et pour ce portrait de la ville, je voulais filmer des gens, pas seulement de la pierre. Nous avons apporté un soin attentif au choix des figurants, pour qu'il y ait à l'écran des nouveaux visages, des manières d'être qui sont actuelles, contemporaines... il me reste encore plein de choses à filmer dans Tunis car nous n'avons capté qu'une part restreinte de sa réalité. Mais j'aime donner l'idée de sa richesse même si le film est souvent en intérieur. C'est pour cela que je finis le film sur cette séquence de près de deux minutes où Amel conduit sa voiture. Cette scène sédimente tout ce que l'on a suggéré jusque là de Tunis. Amel regarde, nous regardons avec elle, et ce qu'elle voit paraît vertigineux. Elle a tourné une page et on ne sait pas où elle va. Mais cette inconnue n'est pas une angoisse. C'est une excitation.





ENTRETIEN AVEC HAFSIA HERZI

Dans ce film, Amel, votre personnage, découvre peu à peu que sa liberté dépend d'elle-même et non pas de son rapport aux hommes...

Comme elle, j'ai pensé un temps que la liberté d'une femme dépendait des hommes. La fin d'un amour nous laisse croire à la fin du monde, comme si toute notre existence était liée à l'homme que l'on aime. Mais en fait, la reconstruction ne passe que par soi-même. Cette solitude est notre finalité. On naît seul. On meurt seul. Amel va conquérir cette liberté. Et découvrir que c'est parfois compliqué et douloureux de vivre sans amour, sans homme auprès d'elle. C'est pourquoi le deuil du début du film qu'elle traverse me semblait indispensable à l'approche du personnage. Je voulais que l'on croie vraiment à cet amour. Même si on voit à peine son futur époux. C'était un des challenges du film. Je n'avais pas le droit à l'erreur. Si on ne ressentait pas ce drame, la sensation que tout s'écroule pour elle, je passais à côté du personnage. L'amour est sa raison de vivre. Comme nous tous. Elle découvre la violence de l'abandon. C'est sans doute une des scènes que nous avons le plus cherchée et travaillée, en passant par les différentes nuances de l'émotion qu'Amel ressent à cet instant précis.

Mehdi Ben Attia dit de vous que vous êtes une actrice émotionnelle...

Il faut que je croie à ce que je joue. Si je n'y crois pas je n'y arrive pas. Dans le cas de ce film j'y ai cru dès la lecture du scénario. Sinon je n'hésite pas à le dire au metteur en scène. Mais pour autant c'est un scénario écrit par deux hommes et il me semblait important d'y apporter mon sentiment de femme. Je me suis donc identifiée à Amel dans le sens où je me suis demandé comment je réagis face à ce qu'elle traverse. Face à la disparition brutale de son fiancé. Jouer c'est se faire du mal, aller chercher dans les sentiments intimes, découvrir même parfois ceux que l'on a pas encore éprouvés. Et c'est d'autant plus compliqué qu'au cinéma, on ne cesse de couper, de reprendre, de répéter. Que l'on interromp l'émotion. Et qu'il faut la retrouver. Mais j'aime ça. Même si je suis incapable de sortir d'un personnage et de son émotion à l'issue d'une prise. Cela fait du bien mais cela peut s'avérer douloureux. C'est comme une thérapie (rires). Je suis convaincue que ce lâcher-prise, cet investissement, est indispensable pour que le spectateur puisse y croire.



De quoi avez-vous nourri Amel ?

De ma sensibilité. Celle d'Amel est complètement la mienne. Elle réagit comme je réagis au monde. C'est une artiste. Entière. Quand elle aime, elle aime complètement. Sans réserve ni prudence. C'est une amoureuse et c'est ainsi que je la définis dans sa manière d'être. Elle aime ses modèles, son métier de photographe. Elle est en quête d'absolu.

C'est le premier film de Medhi Ben Attia avec un rôle principal féminin. Il confie l'avoir écrit en pensant à vous et n'envisageait pas de le faire sans vous...

Il ne me l'a jamais dit. Et je préfère car chaque film est une responsabilité, une pression, et que ce n'est pas la peine d'en rajouter (rires). Mais j'ai ressenti sa confiance. Et cette affection mutuelle qui est pour moi indispensable pour m'embarquer dans un film.

J'ai eu un coup de cœur pour ce scénario d'abord parce que j'appréciais cette inversion des rapports de force. Pour une fois, la femme est maîtresse du désir. Elle acquiert sa liberté.

La femme est souvent vue comme un objet dominé par l'homme. Et cette inversion des rapports de force provoque des résistances. Le premier modèle commence d'ailleurs par refuser ce jeu. Il ne comprend pas, finit par accepter tout en s'interrogeant sur cette nouvelle place qu'Amel

l'invite à tenir. Elle perce les inhibitions des hommes. A sa manière, elle les pousse à questionner leur rapport au corps, leur nudité, leur place dans l'intimité amoureuse et sensuelle. Avec cette limite qui est selon moi que les hommes ne comprendront jamais les femmes et inversement (rires).

Il y a un transfert des rôles dans ce film car quand vous photographiez les modèles masculins, vous endossez la place de Mehdi.

Il ne me l'a jamais dit de cette manière mais je l'ai tout de suite compris. Le fait qu'Amel soit photographe est une continuité de cette manipulation qu'exercent tous les cinéastes sur leurs actrices et leurs acteurs. On recherche son plaisir. Un plaisir égoïste mais qui est celui inhérent à tout artiste. Amel regarde les corps et les visages des garçons qu'elle prend en photo. Elle satisfait à sa façon une forme de désir.

Les scènes sont presque des chorégraphies sensuelles, mues par l'instinct et non plus par l'intellect...

C'est patent dans la séquence où par provocation le modèle sort son sexe. J'ai un mouvement vers l'avant qui s'est fait complètement naturellement, qui n'était pas du tout prévu. J'ai ressenti que cela devait être ma réaction à sa provocation. J'avais cette envie de me rapprocher de lui. Pour lui montrer que je ne marche pas dans son jeu de domination. Que je n'ai pas peur de lui. Cela redonne de la tension. Je ne m'y attends pas. Mon partenaire non plus. Et cela déclenche quelque chose d'inattendu. En même temps c'est un jeu entre les deux personnages. Provoquer, on y revient, c'est le maître mot du jeu d'acteur et du travail de metteur en scène. C'est ce que l'on cherche à faire pendant les prises. C'est une manière de faire entrer le risque dans le cadre. J'aurai même aimé que cela dérape un peu (rires). Mais l'interruption est finalement autrement plus intéressante.





A la fin du film, Amel renonce à Sami, un garçon pourtant ouvert, sensible et qui l'aime pour ce qu'elle désire être...

Au début, en lisant le scénario, je l'ai trouvée cruelle de l'abandonner comme cela, sans explication. Mais juste avant, lorsque Taïeb confie Amel à Sami en lui demandant de prendre soin d'elle, Sami lui répond « Vendu ». C'est ce mot qu'Amel n'accepte pas. Elle comprend que Sami n'est pas le bon. En fait j'ai compris que Sami n'est qu'un passage. Une transition. Elle s'est servie de lui. Inconsciemment. On le fait tous mais j'ai le sentiment que les hommes font ça plus souvent que les femmes (rires). Nous les femmes allons avoir tendance à discuter, à atténuer la douleur de l'autre. Rompre comme cela, du jour au lendemain, n'est pas dans notre nature. En tous cas, pas dans la mienne (rires). En fait dans le film je le largue comme un mec (rires).

Cela permet au film de s'achever sur une fin ouverte. On ne boucle pas la boucle en remettant Amel dans les bras d'un homme. Elle part...

On nous fait croire nous les femmes que nous avons besoin d'un homme. Mais c'est faux. On a, comme tout le monde, besoin de tendresse, d'amour, de sexe... mais on survit très bien sans homme. On n'a besoin pas nécessairement d'un ou d'une autre pour se reconstruire. Amel a une vie devant elle. Elle n'oublie rien mais veut profiter du temps qui reste. C'est, selon moi, ce que raconte la fin du film.



HAFSIA HERZI

(FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE)

La Graine et le Mulet d'Abdellatif Kechiche (2007)
César du meilleur espoir féminin
Française de Souad El-Bouhadi (2008)
Un homme et son chien de Francis Huster (2009)
Le Roi de l'évasion d'Alain Guiraudie (2009)
Jimmy Rivière de Teddy Lussi-Modeste (2011)
Le Chat du rabbin de Joann Sfar et Antoine Delesvaux (2011)
La Source des femmes de Radu Mihaileanu (2011)
Ma compagne de nuit d'Isabelle Brocard et Hélène Laurent (2011)
L'Apollonide : Souvenirs de la maison close de Bertrand Bonello (2011)
Héritage de Hiam Abbass (2012)
Elle s'en va d'Emmanuelle Bercot (2013)
La Marche de Nabil Ben Yadir (2013)
Par accident de Camille Fontaine (2015)
Sex Doll de Sylvie Verheyde (2016)
Fléuve noir d'Érick Zonca (2017)
L'Amour des hommes de Mehdi Ben Attia (2017)



MEHDI BEN ATTIA

Le scénariste et réalisateur Mehdi Ben Attia est né à Tunis en 1968. Après des études d'économie et de sciences politiques, il a notamment collaboré à l'écriture de *Loin* (André Téchiné, 2001), *La Vie privée* (Zina Modiano, 2005), *Sweet Home* (documentaire de Fatma Cherif, 2007), *Impardonnables* (André Téchiné, 2011) ainsi qu'à des séries télévisées (*H*, *Sami*, *Groupe flag...*) et à des longs métrages en cours de développement (*Ronde de nuit* de Martin Drouot, *Tout autour la vie* de Victoria Saez, *Parlez-moi de lui* de Nicolas Boualami, *Mi noche triste* de Nicolas Roche...).

En 2010 il réalise son premier long-métrage, *Le Fil*, interprété par Claudia Cardinale, sorti en France en Mai 2010 (prix du public au festival LGBT de San Francisco).

Je ne suis pas mort, son deuxième long-métrage, avec Mehdi Dehbi, Maria de Medeiros et Emmanuel Salinger, est sorti en Août 2013. il remporte le grand prix du meilleur film français au festival Premiers Plans d'Angers et a été sélectionné à la Berlinale (Forum).

L'Amour des hommes est son troisième long métrage.

FICHE TECHNIQUE

Réalisation..... Mehdi Ben Attia
Scénario..... Mehdi Ben Attia, Martin Drouot
Image..... Antoine Parouty
Son..... Dana Farzanehpour
Décorations..... Rauf Helioui
Montage..... Raphaël Lefèvre
Musique..... Karol Beffa
Mixage..... Nathalie Vidal
Produit par..... Mani Mortazavi, David Mathieu-Mahias, Andrea Queralt
Coproduit par..... Habib Attia
Production..... 4 A 4 Productions
Coproduction..... CinéTéléfilms
Distribution..... Epicentre Films

FICHE ARTISTIQUE

Hafsia Herzi..... Amel
Raouf Ben Amor..... Taieb
Haythem Achour..... Sami
Sondoss Bel Hassen..... Souad
Karim Aït M'Hand..... Rabah
Oumeïma Ben Hafsia..... Kaouther
Rochdi Bel Gasmî..... Aïssa
Abdelhamid Naouara..... Mouldi
Nasreddine Ben Maati..... Kaïs

FESTIVALS

Festival Cine 32 Indépendances et Création Auch
Festival International du Film Indépendant de Bordeaux
Festival CINEMED Montpellier
Festival Cinésonne - Prix Coup de cœur du Jury étudiant
Festival Un Etat du Monde Paris
Festival Lumières d'Afrique Besançon
Festival Sainte Livrade
Festival « Maghreb Si loin... Si proche »
Festival Version Originale - Gujan-Mestras
Festival Cinemania - Montréal
Les Journées Cinématographiques de Carthage - Tunisie
Festival International du film de Varsovie

